

CONTRAIREMENT AU CHIEN, pour qui la laisse et le collier font office d'attributs existentiels, le spectacle d'un chat attaché est aussi absurde que l'image d'un pingouin attendant son tour à l'entrée d'un cinéma. On ne saurait qualifier un chat, fût-il dépourvu de tout (domicile fixe, nom de baptême, prénom de la mère ou qualité professionnelle), de « pauvre clochard ».

Car les chats, ou plutôt les sept-âmes, n'ont que faire de brevet, particule ou pedigree. Ils n'éprouvent pas non plus le besoin de justifier leur existence par la démonstration de sentiments philanthropiques en escortant quelque malvoyant ou en aboyant afin de protéger la fortune de leur maître.

Le chat n'aboie jamais. Il n'agite pas non plus la queue en signe de reconnaissance. Car le chat est un chat. Qu'il soit matou, minet ou simple chat de gouttière, il demeure ce félin indomptable qu'il n'a jamais cessé d'être.

\*

Telles étaient, *grosso modo*, les convictions animant les adeptes du Cercle des sept-âmes, société à but non lucratif ayant son siège dans cette maison rénovée de style néo-classique, aux fenêtres grenat, sise rue Phidiou, dans le centre d'Athènes. Ses membres – des dames âgées pour la majorité d'entre elles – n'étaient pas comparables aux banales dames patronnesses qui nourrissent les chats errant dans les parcs ou les terrains vagues. Elles, elles avaient su rationaliser leur passion et, grâce à l'apport édifiant de M. Ioannis Dimitracopoulos, président et maître spirituel de l'organisation, elles rivalisaient de citations savantes et d'exemples historiques afin d'étayer leur doctrine. À l'inverse des historiens académiques, lesquels, par déformation professionnelle, surévaluent l'importance d'événements tels que guerres mondiales, théorie de la relativité ou peinture de Pablo Picasso, ces dames croyaient dur comme fer – et nul ne pouvait les en faire démordre – que l'événement le plus marquant du xx<sup>e</sup> siècle avait été la disparition du chat de gouttière de nos cités européennes.

Elles n'hésitaient pas à parler de génocide et fulminaient contre ces ménagères qui, pour s'attirer quelques ronrons satisfaits, en viennent à provoquer chez leurs adipeux châtrés

dégénérescence émotive et syndromes boulimiques. « Devant la télévision, les chats se meurent d'ennui ! » scandaient-elles, non sans pleurer ce bon vieux temps où l'épouvantail du communisme n'avait pas rendu les armes, vaincu par l'angoisse du taux de cholestérol et la surconsommation de vitamines.

Oui. Les sept-âmes aujourd'hui courent un grave danger. Vont-ils disparaître comme l'Empire romain, qui s'est écroulé parce que l'usage du plomb dans la fabrication des ustensiles de cuisine causait, chez les malheureux maîtres de l'univers, ramollissement et stérilité ?

La solution leur appartenait. Et cette pensée dynamisait les adeptes. De simples dames, veuves pour la plupart ; voilà qu'elles se muiaient en combattantes acharnées, prêtes à sacrifier leur trop confortable existence afin de voir se réaliser leurs nobles desseins.

\*

Quoique relevant de la littérature, leurs interrogations ne perdaient rien de leur force d'impact.

Que serait le Paris de Balzac sans chats de gouttière ? Ces dames avaient beau ne citer aucun passage précis du génial romancier, elles tenaient pour évident le fait que la présence

d'un chat de gouttière, fût-elle implicite, contribuait *de facto* à donner toute sa plénitude à l'image de l'humble demeure du père Goriot – car l'animal « court à fleur de génie », telle cette veine insaisissable qui donne aux mots leur sens véritable, aux personnages leur profondeur psychologique et confère aux paysages une dimension quasi existentielle.

Que serait le Londres de Dickens sans ses chats errants ? Et qui lirait de nos jours *L'Idiot* de Dostoïevski si, sur le perron de Nastassia Filippovna, le prince Mychkine, au lieu de rencontrer cette paire d'yeux luisant dans le noir, s'était trouvé face au regard ahuri d'une soyeuse, *a fortiori* stérile, chatte persane ?

Pourquoi ne peut-on plus aujourd'hui se représenter T. S. Eliot écrivant d'autres poèmes comparables à son *Livre du vieux Possum* ? Certes, le fait que le Britannique n'est plus de ce monde constitue indubitablement un début de réponse, mais on ne saurait se contenter de si faible argument.

Et puis, comment se fait-il qu'un auteur de l'envergure d'Hérodote place le chat sur un tel piédestal, le classant aux côtés des « actions mémorables accomplies par les Grecs et les barbares », tandis que nos historiens actuels ne daignent pas relever jusqu'à l'existence du félin ? Seraient-ils plus savants que le père de l'Histoire ou serait-ce qu'ils fixent l'arbre sans rien voir de la forêt ?

Les mœurs, bien sûr, ont évolué. Le chat des temps modernes ne se comporte plus comme son ancêtre égyptien qui, devant une demeure en feu, bondissait au milieu des flammes – plongeant dans le deuil la maisonnée, car on ne pouvait plus embaumer les restes carbonisés de cet animal vénéré.

Les mœurs évoluent, mais le fond demeure. Aujourd'hui, comme naguère, on se doit de laisser les chats libres d'agir à leur guise. Car eux, grâce à leurs sept âmes, connaissent la vie.

Et ceux qui n'ont pu voir cette seule et unique vérité ont à jamais perdu l'usage de leurs yeux, tel Œdipe, frappé de cécité pour cause d'inceste et d'autres déboires. Car le sphinx était un chat, qui plus est gigantesque, « de ceux qui terrifient sitôt qu'on les voit ». Et quand le parricide eut, dit-on, deviné son énigme, la créature sut lui faire voir qu'il était « à côté de la plaque ». Le naïf Thébain, s'il connaissait les hommes, ignorerait ce que chat veut dire.

« Car le chat surgit là où tu ne l'attends point, à pas de velours, ses yeux jaunes et globuleux perçant les ténèbres... aussi, comment savoir, à le regarder, s'il est à la recherche d'un lézard ou, plus simplement, s'il contemple à cette heure son éternel présent ?

« Car les sept-âmes vivent dans l'éternel présent, simultanément et de leurs sept âmes tour à tour, et quand ils rêvent,